

# L'AMITIÉ FRANCO-TCHÉCOSLOVAQUE

19ème année - N° 1  
Janvier - Mars 1968

B U L L E T I N  
DE L'ASSOCIATION FONDÉE EN 1949

Prix du numéro = 1 F  
Abonnement d'un an = 5 F



COMPTE COURANT POSTAL : 4109-92 PARIS

## EN ROUTE POUR UNE NOUVELLE ANNÉE !

La vingtième assemblée générale de l'Amitié franco - tchécoslovaque s'est tenue, comme celle de 1967, dans une des salles du Musée Social. Le froid avait malheureusement retenu au foyer un certain nombre de membres et la réunion a eu un caractère plus intime que les précédentes. Parmi les adhérents qui avaient demandé qu'on excusât leur absence figurait Mme la Générale FAUCHER à qui sa santé avait causé quelques ennuis depuis le début de l'année et qui avait dû, bien contre son gré, demeurer à Saint - Maixent.

°°

En ouvrant la séance et après avoir salué l'assistance, le Général FLIPO évoqua la mémoire de deux membres particulièrement fidèles qui viennent de disparaître, M. Lucien RUDRAUF, qui siégeait depuis de longues années au Comité directeur de notre association et que la mort a frappé à Prague où il poursuivait des recherches d'histoire de l'art, et M. François POSPISIL, Secrétaire de section de la Fédération des Légionnaires tchécoslovaques. Il exprima publiquement les condoléances de l'A.F.T. à Mlle DENIS, belle-sœur de M. RUDRAUF, et à Mme POSPISIL, l'une et l'autre présentes dans la salle.

### Le rapport moral

Le Président donna alors la parole à Mme FOURNIER, Secrétaire générale, pour la lecture du rapport moral dont nous reproduisons ci-dessous le texte intégral.

"Mesdames, Messieurs,

Modestement, mais efficacement, l'Amitié franco-tchécoslovaque a suivi la route tracée par son fondateur, le Général FAUCHER, vers qui vont et nos pensées et notre reconnaissance. Il nous arrive de penser que, s'il lui a donné ce beau nom d'Amitié, c'est sans doute parce que ce mot résonne chez nous depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, quand la Bohême était à nos côtés à Crécy.

C'est le Général FAUCHER qui a fixé le programme de notre activité: célébration de l'anniversaire du Président MASARYK le 7 mars, célébration de la Fête nationale le 28 octobre; rapports avec les organisations tchécoslovaques (Sokol, Volontaires); publication d'un Bulletin périodique.

C'est le 118<sup>e</sup> anniversaire du Président MASARYK que nous célébrons aujourd'hui. Nous sommes en avance de quatre jours mais nous avons pensé que nos membres trouveraient plus de facilités pour participer à cette réunion si elle avait lieu un dimanche.

Le Général FLIPO nous a souvent dit que, seul, le Général FAUCHER pouvait évoquer le souvenir du Président MASARYK parce que, seul parmi nous tous, il avait pro-

fondément pénétré la pensée du grand homme d'Etat de qui on dit encore "Si le Président MASARYK avait été là, il n'y aurait pas eu Munich". C'est vrai et on le pensera toujours.

L'édition, cette année, d'une plaquette à la mémoire de notre Président fondateur est l'hommage filial d'E.-V. FAUCHER à son père, le récit d'une vie exemplaire, inspiration pour chacun de nous. Chaque page y apporte son message. Ouvrant le livre au hasard, nous y trouvons, page 65, la phrase qu'il prononçait à notre Assemblée générale de 1963, au terme d'une évocation des cruelles journées de Munich: "Alors se termina ma mission militaire en Tchécoslovaquie, mais ma mission personnelle envers cette nation n'a jamais pris fin." Qu'il soit permis à l'A.F.T. de se sentir héritière de ce message et, dans le plus profond respect, d'en assurer la continuité.

Un autre très émouvant message, c'est celui de Jan MASARYK s'adressant à Lord HALIFAX et à CHAMPERLAIN après Munich pour leur dire: "Si vous aviez sacrifié mon pays pour sauver la paix du monde, je serais le premier à vous approuver. Sinon, Messieurs, que Dieu ait pitié de vos âmes!"

Déjà après la défaite française de 1870 et le Traité de Francfort du 10 mai 1871 qui amputait la France de l'Alsace et de la Lorraine, seule de tous les pays d'Europe la Bohême protesta. Ernest DENIS nous en a fait le récit. Mais nous, nous étions à Munich! Nous en restons inconsolables...

Remontons le cours du temps. Nous retrouvons des Tchécoslovaques organisés en armée autonome pendant la guerre de 1914-1918. Ce sont les volontaires partis du Palais-Royal pour s'enrôler dans l'armée française, là où, chaque année, nous allons nous recueillir. Ce fut "l'armée tchécoslovaque en France". Et cette armée, elle fut officiellement constituée par le décret du 16 décembre 1917 dont je me permets de rappeler les termes:

Article 1er.- Les Tchécoslovaques, organisés en armée autonome et reconnaissant au point de vue militaire l'autorité du Gouvernement français, combattront sous leur propre drapeau contre les Empires centraux.

Article 2.- Cette armée nationale est placée au point de vue politique sous la direction du Conseil national des pays tchèques et slovaques dont le siège central se trouve à Paris.

Et, au bas de ce document, nous trouvons trois signatures, celles du Président de la République française, Raymond POINCARÉ, du Président du Conseil, ministre de la Guerre, Georges CLEMENCEAU, et du Ministre des Affaires étrangères, Stéphane PICHOX.

Trois témoignages valent encore d'être cités:

- celui du Maréchal FOCH = "la vaillante conduite du bataillon tchécoslovaque de 1918 sur le front de la IV<sup>e</sup> Armée française"
- celui du Général GOURAUD = "sous l'énergique et habile direction du Colonel PHILIPPE, les 21<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup> régiments tchécoslovaques ont fait preuve des plus belles qualités militaires dans les combats du 19 au 23 octobre 1918, à l'ouest de Vouziers"
- celui du Général GARNIER-DUPIESSIS = "le Général commandant le IX<sup>e</sup> Corps d'armée adresse à tous, Français et Tchécoslovaques, ses plus vives félicitations".

Ernest DENIS a écrit: "L'union de la Bohême et de la France est naturelle. C'est une union qui a sa racine dans l'Histoire et dans l'âme des deux peuples".

Voilà ce qu'est pour nous le drame de Munich dont nous demeurons inconsolés. Voilà ce qu'a représenté pour nous le Général FAUCHER que nous pleurons tous mais à qui nous faisons le serment de demeurer fidèles à son exemple. Et avec César CAIRE nous disons à la Tchécoslovaquie:

"Tu gardes dans l'histoire un nom que rien n'efface  
Pour avoir conservé la grandeur de ta race !"

Ce rapport, vivement applaudi, est approuvé à l'unanimité et la parole est donnée au Trésorier pour la présentation du compte-rendu financier.

## Le compte-rendu financier

M. BOCHET, après avoir demandé qu'on veuille bien l'excuser si le ton de son exposé est tout autre que celui du brillant rapport de la Secrétaire générale, souligne le fait, chiffres à l'appui, que la situation favorable déjà constatée à l'assemblée générale de 1967 a continué de s'affirmer au cours de l'exercice écoulé.

Si les recettes n'ont été que de 1023,50 F au lieu de 1676,50, cela tient ni à des démissions ni à des retards ou à des oublis trop nombreux dans le règlement des cotisations mais seulement à une générosité un peu moindre de l'ensemble des adhérents.

Les dépenses ne se sont d'ailleurs élevées qu'à 862,59 F. Il y a eu économies sur le poste "Bulletin" qui s'établit à 311,89 F contre 490,05 en 1966 mais ce sont surtout les réunions de mars et d'octobre qui, tout en conservant leur rythme, ont été beaucoup moins coûteuses par suite de décisions prises depuis deux ans par le Comité directeur; alors qu'en 1965 elles imposaient une dépense de 1017,93 F, elles ne coûtaient déjà plus que 408,20 F en 1966 et cette somme est tombée à 173,85 F en 1967. Le poste "Administration et divers" s'élève à 376,95 F dans lesquels est incluse une subvention de 200 F accordée à l'Amicale du 114° R.I. de la Libération, groupement à l'initiative duquel est due la superbe plaquette consacrée au souvenir du Général FAUCHER.

L'excédent des recettes sur les dépenses, pour la seule année 1967, a été de 155,81 F à quoi s'ajoute l'encaisse au 1er janvier 1967 (986,89) pour porter l'encaisse en fin d'exercice à 1147,70 F.

Et M. BOCHET de conclure, aux applaudissements de l'auditoire: "La situation est excellente. Plus encore que l'an dernier, le problème va être de rechercher une utilisation judicieuse de nos fonds, le but de l'Amitié franco-tchécoslovaque n'étant ni de gaspiller ni de thésauriser."

Le compte-rendu financier est approuvé à mains levées comme l'avait été le rapport de la Secrétaire générale.

## Une intervention de M. Bourgoïn

Avec l'accord du Président, M. Jean BOURGOÏN, membre de l'A.F.T., mais également l'un des fondateurs et l'un des actuels animateurs des "Amis de la Yougoslavie", expose à l'assemblée les projets de cette société en vue de commémorer le cinquantième anniversaire du premier armistice de 1918, celui qui intervint sur le front d'Orient et qui marqua, pour la coalition ennemie, le commencement de la fin.

M. BOURGOÏN rappelle le rôle du Maréchal FRANCHET D'ESPEREY dans la conduite des opérations sur le "front de Salonique" et évoque l'extraordinaire épopée des troupes alliées tout au long des vallées du Vardar et de la Morava, le déferlement de l'Armée d'Orient en direction du Danube, l'armistice bulgare, la menace sur le coeur même de l'Autriche-Hongrie, les conditions favorables ainsi créées à l'écroulement de la Double-Monarchie. Il exprime l'espoir des "Amis de la Yougoslavie" de voir les membres de l'Amitié franco-tchécoslovaque se joindre à eux dans quelques mois pour le rappel solennel de ces glorieux événements.

## Les élections

L'ordre du jour appelant les élections au Comité directeur, le Président rappelle que sept membres sortants sont rééligibles, Mme FOURNIER, Mlle DENIS, MM. BOCHET, DESROUSSEAUX, FAUCHER, FIEDIER et FLIPO, que, lors de sa réunion d'octobre, le Comité a coopté Mmes BOCHET et DUCHATEAU ainsi que M. BERTRAND et que, dans celle de mars, il a estimé devoir proposer les candidatures de M. KLEINBERG et MANIGEX qui assureraient une liaison étroite entre notre association et les groupements qu'ils représentent. Aucune autre candidature ne se manifestant, il propose l'élection à mains levées.

Il tient pourtant, avant le scrutin, à remercier tout particulièrement Mme FOURNIER qui a demandé avec insistance à être déchargée du Secrétariat général - pour tout ce qu'elle a fait, depuis tant d'années, avec tant de désintéressement et de foi, en faveur de l'association; il sait être l'interprète de toute l'assistance en la remerciant également d'avoir accepté de demeurer au Comité directeur et de continuer d'aider Mme BOCHET à qui serait confié le Secrétariat général.

M. BOCHET dit alors qu'il a semblé à sa femme et à lui qu'il y avait incompatibilité entre la qualité de conjoint et celle de membre du bureau d'une même société. Ils n'accepteront de rester Trésorier et de devenir Secrétaire qu'à condition que l'assemblée géné-

rale se prononce nettement sur ce point. L'assemblée consultée estime qu'il n'y a pas de compatibilité et le Président met aux voix les noms des candidats au Comité directeur pour 1968. Sont élus à l'unanimité dans l'ordre alphabétique: M. BERTRAND, M. BOCHET, Mme BOCHET, M. DENIS, M. DESROUSSEAUX, Mme DUCHATEAU, M. FAUCHER, M. FIEDLER, Général FLIPO, Mme FOURNIER, M. KLEINBERG et F. JANICEK.

#### La conclusion

Le Général FLIPO indique que le Comité directeur a souhaité, dans sa réunion de la matinée, que la prochaine Fête nationale, celle qui marquera le cinquantenaire de la fondation de la République tchécoslovaque, soit célébrée en étroite union avec les groupements patriotiques tchécoslovaques. Un comité d'organisation va être constitué qui devra mettre un projet rapidement au point. L'Amitié franco-tchécoslovaque y sera représentée par son Président et sa Secrétaire générale. La manifestation est, d'ores et déjà, fixée au dimanche 17 octobre.

L'assistance debout, fidèle à la tradition, chante alors le "Kde domov muj", le "Valse Tatrou" et la "Marseillaise" puis se sépare, emportant de cette réunion un réconfortant souvenir et songeant non sans espoir à cette liberté dont la Tchécoslovaquie semble commencer à sentir de nouveau le souffle...

#### HOMMAGE A DEUX DISPARUS

##### François POSPISIL

Le 3 janvier dernier décédait brusquement, dans sa soixante-dixième année, l'un de nos plus fidèles adhérents, François POSPISIL. La crise qui l'avait saisi à Saint-Paixent après les obsèques du Général FAUCHER l'avait douloureusement atteint et, depuis deux ans, il ne surmontait son mal que grâce aux soins constants de sa si dévouée épouse. Il n'avait toutefois rien perdu ni de sa bonne humeur ni de son activité et continuait à remplir ses fonctions dans les multiples associations dont il faisait partie, notamment à la section de la CS Obec Legionarska dont il était le secrétaire.

Profondément patriote, le défunt consacra sa vie au bien de son pays natal. Né dans cette Bohême du nord, à la limite des infiltrations allemandes, il apprit tout jeune à lutter contre la germanisation, à l'école, au Sokol, puis les armes à la main lorsqu'en 1918 les peuples tchèque et slovaque prirent en mains leur destinée.

Venu de bonne heure à Paris avec son frère Ladislav, il fut l'un des plus actifs membres des associations tchécoslovaques en France. Profondément attaché à notre pays, il participa en 1939 aux premières opérations. Il fut ensuite, pendant l'occupation, l'un de ceux à qui aucun Tchécoslovaque ne s'adressait en vain. La paix revenue, ayant compris nos buts, il s'inscrivit dans les premiers à l'Amitié franco-tchécoslovaque dont désormais il suivit assidûment toutes les réunions. Nous l'avions vu encore en octobre 1967 toujours aussi actif et rien ne nous laissait supposer que ce pût être pour la dernière fois.

François POSPISIL fut un bon Tchécoslovaque et aussi un bon Français. Il repose en paix dans notre sol de France et, nous qui l'avons connu, nous garderons vivant son souvenir.

J. FLIPO

##### Lucien RUDRAUF

Le 2 février, nous avons la douleur d'apprendre que M. Lucien RUDRAUF avait été subitement rappelé à Dieu alors qu'il était à Prague. Il avait quitté Paris en août pour une tournée dans les pays slaves avec l'espoir d'achever un travail qui lui tenait à cœur.

Lucien RUDRAUF faisait partie du Comité directeur de l'Amitié franco-tchécoslovaque. Il prenait part à nos réunions quand ses fréquentes absences ne le retenaient pas au loin.

Il était né, en 1890, d'une famille alsacienne établie près de Strasbourg et restée attachée à la France et à la culture française. En août 1914, se trouvant en France où il était venu suivre des cours sur l'art, il put s'enrôler avec bonheur dans l'armée française

et combattit vaillamment sur le front pendant toutes les années de guerre non sans être blessé trois fois et rejoignant toujours son unité avec la même foi dans la victoire.

En 1917, il épousait Marguerite DENIS, fille d'Ernest DENIS. Ayant perdu sa jeune femme dès 1922, il accepta la direction de l'Institut français de Tartu en Estonie, direction qu'il devait assurer pendant dix-sept ans. Grâce à ses efforts, cet Institut prit un nouvel élan. Il était heureux de voir l'étude du français s'y développer et l'influence de la France s'accroître. Il laissa du reste en Estonie des amis éprouvés avec lesquels il resta en contact dans la mesure où les événements le lui permirent. Revenu à Paris en 1959, il soutint sa thèse de doctorat sur Eugène IELACROIX, accompagnée d'une étude sur l'Annonciation, sa petite thèse. Il poursuivit ensuite d'autres travaux, l'un sur le repas d'Emmaüs, et écrivit maints articles parus dans les revues d'art. L'actuellement, il préparait un travail sur les tableaux représentant la Nativité de la Vierge et la Nativité de Jean-Baptiste, travail brutalement interrompu mais si avancé que ses deux fils ne disent espérer pouvoir en tirer parti.

En 1966, M. RUDRAUF avait réuni en une exposition à Strasbourg les études, dessins et tableaux qu'avait faits son frère, son cadet de cinq ans, mort en 1916, à 20 ans, dans une ambulance allemande. Il écrivit, pour le catalogue de cette exposition, une introduction dans laquelle il expose avec émotion le drame douloureux qu'il vécut avec les siens et qu'il appela "le drame de la mauvaise frontière". Il ne faut revenir sur ce drame puisque M. RUDRAUF devait l'exposer lui-même dans notre Bulletin et que son départ ne lui a pas permis de le faire.

Tandis que Lucien RUDRAUF avait la chance de s'engager dans l'armée française en 1914, son frère Charles, se trouvant en Alsace, dut pour son malheur endosser l'uniforme allemand. Il ne vécut plus alors qu'avec l'idée de rejoindre les lignes françaises; toutes ses lettres, malgré les précautions indispensables, ne parvenaient pas à voiler son rêve. Hélas! Alors qu'il croyait approcher du but, en juillet 1916, il fut blessé et ramené dans une ambulance allemande. Drame poignant, si l'on ajoute que, dans ses lettres des 15, 25, 31 juillet, il se disait peu atteint, sur le point de se remettre, se réjouissait d'une permission proche en perspective, et que, le 4 août, une lettre du docteur faisait part à la famille de son décès à la suite d'une amputation que le blessé n'avait pas supportée. Un doute plane donc sur cette mort. N'a-t-elle pas été voulue par les autorités qui savaient trop bien que, sous ce grenadier prussien, se cachait une âme irréductible ?

Lisez cette introduction: "Un maître alsacien de 20 ans: Charles RUDRAUF - Strasbourg 1966". Elle vous révélera la magnifique intimité des deux frères et la profonde blessure de l'aîné, blessure que rien ne pouvait guérir; elle vous montrera également la foi émerveillée que Lucien mettait dans l'avenir de son frère dont le talent don ait déjà tant de promesses. Cette exposition, il fut heureux de la mener à bien, d'en faire un témoignage à la mémoire d'un frère si sûrement éprouvé puisque le destin ne lui avait permis ni de rejoindre les lignes françaises, ni de poursuivre sa carrière d'artiste.

Les travaux de Lucien RUDRAUF sur l'art étaient estimés des connaisseurs; travaux fouillés qui révèlent la fermeté et la clarté de sa pensée. Il savait cependant réserver du temps à ses enfants et à ses neuf petits-enfants dont il avait gagné le cœur.

Lucien RUDRAUF nous laisse l'exemple d'une vie éprouvée, d'une âme profondément sensible qui sut, comme nous l'ordonne Saint Paul, "surmonter le mal par le bien" et rester actif et énergique devant les coups du sort.

Madeleine DENIS

### LES CESTQUES DE T. G. HAFARYK

#### Souvenirs de Madona Ešlehradkova

L'abondance des matières ne nous permet de ne publier que des extraits de l'émouvante évocation dont Mme Bělehradkova nous avait donné lecture à notre réunion d'octobre.

D'immenses foules des hommes et des femmes de toutes les classes et venant de tous les coins de notre pays affluèrent d'abord au Château de Lany puis à la Salle Plecnik du Palais de Hradcany pour rendre hommage à la dépouille du Président Libérateur. Trois jours

et trois nuits durant, la foule dense, silencieuse, recueillie, avançait pas à pas, depuis le stade de Strahov, en passant par la Place Pohorelec, pour aboutir, après cinq à huit heures de marche lente au Panais de Hradcany devant le catafalque du Président. Au pied du catafalque, toutes les demi-heures, se relevait la garde d'honneur. Pendant la deuxième demi-heure en faisait partie le Général FAUCHER. Outre les personnalités militaires montèrent la garde: les Sokol, J. Orel, les membres de la Fédération ouvrière de gymnastique, les forgerons<sup>(1)</sup> marteau en main.

La cérémonie funèbre s'ouvrit, dans la cour du Palais de Hradcany, par une allocution du Président BENEŠ. Depuis les funérailles du roi et empereur Charles IV, Prague n'a pas vu de cérémonie aussi digne et émouvante. Le cercueil du Président MASARYK, déposé sur l'allonge d'un canon et recouvert du drapeau de la République, quitte le Palais des Rois de Bohême par la Porte Mathias. Pendant que résonnent à toute volée toutes les cloches de la ville "aux cent clochers", le défilé funèbre descend de la colline de Hradcany pour passer par les rues et les lieux qui évoquent la vie du Président disparu: le défilé passe lentement par la belle allée qui longe le Jardin royal, l'allée où, à peine quelques années plus tôt, les Pragois voyaient souvent le Président se promener à cheval; il descend le Chemin Chodek, ce même chemin où son aient les fenêtres du bureau occupé par MASARYK du temps de ses activités universitaires; il passe par Klarov, non loin des lieux où vivait jadis la famille MASARYK et également à deux pas du siège de la Diète de Bohême où MASARYK avait prêté serment en tant que Président devant l'Assemblée nationale révolutionnaire; il parcourt ces mêmes rues qui, en 1918, étaient témoins du retour victorieux après quatre ans de lutte à l'étranger. La seule halte de la dernière promenade de T.G.I. à travers Prague c'est la Place de la Vieille Ville, au tombeau du Soldat inconnu. "Trente secondes de silence le plus émouvant, le grand commandant en chef mort se trouve face à face avec le mort inconnu symbole de la grande confrérie, l'éternité rencontre l'éternité", c'est ainsi que le moment a été décrit par un des journalistes témoins de ces jours de grand chagrin.

Le défilé longe ensuite le Clementinum où, durant trente-deux ans, les étudiants se pressaient à ses cours; il s'approche du Théâtre national d'où retentissent les fanfares de trompettes aux accents de tragédie; il avance par l'Avenue Nationale vers la Place Venceslas, dépasse la statue du Duc Venceslas, patron de la Bohême. Jamais les paroles du chant choral millénaire "Ne nous laisse pas périr, ni nous ni ceux qui nous succéderont", gravées sur le socle du monument, ne jaillissent avec autant d'intensité des coeurs du peuple tchèque et slovaque rassemblé le long du chemin suivi par la dépouille du Président.

Devant la Gare Wilson, l'ultime hommage de l'armée tchécoslovaque, de la Garde d'honneur des Légions, du Sokol et des autres organisations patriotiques. Ensuite le cercueil part vers Lany. Dans toutes les stations, des foules denses de paysans sont venues saluer le grand disparu. Plus loin, sur le chemin qui va de la gare de Lany au petit cimetière, s'amasse la population de ce pauvre pays de paysans et de mineurs. MASARYK était un des leurs; il vivait parmi eux; il les rencontrait au cours de ses promenades, ayant pour chacun une phrase bienveillante et montrant son respect pour leurs mains durcies par le travail. Ce sont encore des mineurs qui font descendre le cercueil du Président dans le tombeau où, désormais, il reposera aux côtés de Charlotte MASARYK, sa femme bien aimée.

#### LES DIFFICILES CONDITIONS DE TRAVAIL DES MEDECINS TCHECOSLOVAQUES

Le Docteur Robin avait décrit dans "Le Monde" du 29 décembre 1967 les institutions qui régissent la médecine en Tchécoslovaquie. Notre ami E.V. FAUCHER a donné au même journal un complément d'information dont nous extrayons les passages suivants. ("Le Monde", 7-8 janvier 1968).

Sur ce point, les "Literarni Noviny" ont apporté pendant toute l'année 1966 et le début de 1967 une série d'informations, notamment à propos de l'affaire de l'enfant S... de Brno. L'incident a pris de grandes proportions. Un résumé des faits est indispensable à la compréhension des commentaires.

(1) Rappel du premier métier exercé par T.G. MASARYK.

Le médecin de district examine l'enfant S..., âgé de trois mois, et diagnostique une otite. Le service oto-rhino, trois jours plus tard, constate effectivement une inflammation de l'oreille moyenne. Convaincus que ce diagnostic est faux (l'enfant se porte au plus mal), les parents demandent l'admission en clinique. Là on les renvoie au médecin de district sans l'avis duquel l'admission ne saurait être prononcée. A partir d'ici la version officielle et la version des parents divergent: ceux-ci soutiennent que le médecin de district a confirmé son diagnostic après examen de l'enfant et refusé l'hospitalisation - le médecin affirme de son côté qu'il n'a pas revu l'enfant et que c'est sur la base des conclusions de l'oto-rhino qu'il a prescrit la continuation du traitement d'origine. Neuf heures plus tard en tout cas, et sans que le médecin de district y soit pour rien, l'enfant est hospitalisé sur les instances des parents: on diagnostique une méningite.

Les circonstances qui ont provoqué cette affaire sont particulièrement intéressantes. Les citations que nous reproduisons sont extraites des "Literarni Noviny", dont le comité de rédaction a procédé à un sondage d'opinion en milieu médical, à la suite de la publicité donnée par l'hebdomadaire aux griefs des parents du petit S...

"Quand on examine tous les jours de soixante-dix à quatre-vingts patients, et qu'il faut prendre une décision pour chaque cas, il faut avoir des nerfs d'acier et un caractère bien équilibré pour tenir le coup" (Dr V.K.)

"Ce n'est pas notre faute si chacun d'entre nous est devenu un employé harassé et énervé", déplore un autre confrère (1).

"Il faut considérer que notre médecin est devenu un travailleur assujéti à des horaires de service rigoureusement déterminés. Est-ce juste et profitable? Je n'en suis pas sûr." (Professeur Vanysek).

La difficulté des conditions de travail se répercute sur la conscience professionnelle du médecin et sur la confiance dont naguère encore il bénéficiait.

La conscience professionnelle: "Chacun des médecins consultés a rempli les devoirs de sa charge. Certes il aurait pu faire plus et autrement mais, à l'heure actuelle, tout le monde travaille d'après le principe qu'il ne faut pas se mêler de ce qui ne vous regarde pas, qu'il ne faut pas se donner de la peine inutilement, qu'il faut faire juste le nécessaire, et même plutôt moins. Et le jour venu, vous serez rétribué non en proportion de ce que vous aurez fait en plus ou en mieux mais en proportion de votre éloquence." (Dr A.S.)

La crise de confiance: "La méfiance des parents trouvait essentiellement son origine dans les caractères et les vices de notre système médico-sanitaire, lesquels influencent fondamentalement la position du médecin et son crédit social." (V. Blazek). "Le médecin et l'infirmière ont vu se détériorer la position qu'ils avaient dans la société, et la dégradation de la confiance dont ils étaient investis a atteint un point tel que l'exercice de la profession devient impossible." (Prof. Vanicek).

Le comité de rédaction du journal a été surpris par le laconisme et les réticences des réponses sollicitées sur les lieux de l'incident. V. Blazek se demande à ce propos: "Est-ce à dire que les questions importantes et d'intérêt public recomencent à faire le vide autour d'elles?... Il subsiste une pression qui vous contraint à traiter le cas individuel uniquement sur le plan individuel et du point de vue du fonctionnaire de service... Ce dogmatisme veut se tirer d'affaire soit par la menace ("Signaler la pourriture, c'est contribuer à corrompre!") soit par un appel moralisateur à la conscience de l'individu..." Les termes choisis montrent assez que la réticence des correspondants est une séquelle du culte. Séquelle encore, dans la mesure où les médecins sont persuadés d'avance que leurs analyses resteront inexploitées, vu que leur profession sera toujours sacrifiée: "Le service de santé est un service improductif, aussi doit-il nourrir des prétentions modestes." (V. Blazek).

.....

Comment se reflète cette situation matérielle (les salaires très bas) dans la conscience d'un médecin de campagne? Le docteur S.V. de Plavnica écrivait: "J'ai appris à mes dépens que la société appréciait plus mes services à l'époque où, avant mes études de médecine, je fabriquais des boulons sur ma petite Volman S 28. J'ai perdu cette importance sociale en accédant au grade de docteur et cette perte s'est traduite non seulement par une baisse de mon traitement mais encore, si l'on peut dire, par la perte d'une partie de mes droits

---

(1) Dans "Le Monde", le Dr Robin, président de la Confédération des syndicats médicaux français, assurait que "le médecin tchèque a un rythme de travail régulier, sans tension nerveuse permanente ni surmenage; il peut consacrer à sa vie familiale, à son enrichissement culturel plus de temps que son homologue français".

civiques. J'ai été obligé de prendre un travail là où on me disait d'en prendre un, quand bien même ce fût en contradiction avec ma situation de famille... En outre, chaque travailleur peut gagner de l'argent après son travail. Je suis encore jeune (et sans doute pas encore assez fatigué), si bien que je peux, et souvent même je dois, fournir des heures supplémentaires. Bien sûr c'est que je suis médecin et que, par suite, je ne puis "nommer" ces réserves physiques et morales, pas plus que le capital investi dans mes études... Quand un père vient frapper le soir à ma porte pour un enfant qui a la fièvre, dis-je lui : "Je regrette, mais il faut vous adresser au service de permanence" ? Notez bien que je n'en fais rien, d'ordinaire, car la permanence est à 40 kilomètres et la route est mauvaise. Mais qui va se déloigner du fait que je suis sorti de mon bain, que j'ai interrompu ma lessive ou la surveillance de mes enfants, que j'ai soustrait à ma famille, à mes invités ou à moi-même une heure de mon temps ? Avec ça, je suis naturellement plus apte à soigner le patient (puisque je le connais) que le médecin de permanence (qui ne l'a jamais vu). Evidemment, la société ne peut honorer cet effort que je consens."

Le problème dépasse en fait les frontières des professions médicales et Milan Flackky l'a bien vu, qui interprète le malaise des médecins comme un cas particulier des problèmes soulevés par la place de l'intellectuel dans la société tchécoslovaque et par la rémunération du savoir et de la qualification : "Tant qu'une infirmière, après vingt-cinq ans de service, touchera autant qu'une ouvrière qualifiée de seize ans, on ne pourra pas dire que la politique des salaires est saine". Il faut stimuler le désir d'apprendre en ouvrant l'éventail des salaires au profit du savoir.

E.-V. FAUCHER

#### SOCIALISME ET DOLEANCES

Des "Literarni Noviny", sous le titre "Le corset de fer" :

L'hiver est là mais l'immeuble n'est toujours pas chauffé car la chaudière est en déréangement. Un résident va voir le syndic de l'immeuble et lui annonce sa décision de ne plus payer les charges de chauffage. Le syndic répond : " N'as-tu pas honte de te plaindre alors que les camarades de Hanoi sont sous les bombes de Johnson ?" Le résident reconnaît la pertinence de cette réponse et paye les charges.

#### COMITE DIRECTEUR ET BUREAU DE L'A.F.T.

A la suite de l'assemblée générale dont nous donnons le compte rendu au début du présent numéro, le Comité Directeur a procédé à la désignation de son Bureau.

La composition pour 1968 est donc la suivante :

Président	Général FLIPO
Vice-président	Eugène - V. FAUCHER
Secrétaire générale	Mme BOCHET
Trésorier	Lucien BOCHET
Membres :	Mlle DEMIS, Mmes DUCHATEAU et FOURNIER, M. BERTRAND, DESROUSSEAUX, FIEDIER, KIEINBERG et HANICEK.

I Il est rappelé que la cotisation doit être versée au C.C.P. PARIS 4109.92 I  
I ("L'Amitié franco-tchécoslovaque") I  
I

Le Directeur responsable: Général FLIPO (C.R.) Imprimeur: A.F.T., 20 R. Le Regrattier, Paris